
M A N U S C R I T

POURTANT JE VOIS MON ENFANT

de Dan Horrigan

traduit de l'anglais par Sophie Magnaud

cote : ANG20D1204

année d'écriture de la pièce : 2011
année de traduction de la pièce : 2020



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

© 2014

skyorthebird@hotmail.co.uk

07800748082

Contact pour la version française :

Sophie Magnaud

sophie.magnaud@free.fr

06 64 33 82 76

*La pièce a été traduite avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,
Centre international de la traduction théâtrale.*

La pièce peut être jouée par trois femmes et deux hommes. Le metteur en scène pourra décider de l'âge, de l'origine ethnique et de tous les autres éléments significatifs.

L'amour est le pouvoir de voir la similitude dans le dissemblable.

Theodor Adorno.

Remarque sur les dialogues :

... indique une pause.

(...) indique un silence.

/ indique une interruption qui implique que les dialogues se chevauchent.

L'eau, la vie

Une salle dans un hôpital. Un homme s'occupe d'une femme inconsciente, une parmi tant d'autres dans la pièce. Elle revient à elle, désorientée. Elle le voit et prend conscience de l'endroit où elle se trouve.

UNE FEMME. – Où est-elle ?

UN HOMME. – C'est la procédure.

UNE FEMME. – Elle va bien ?

UN HOMME. – Je ne peux pas vous le dire.

UNE FEMME. – Vous ne le savez pas ?

UN HOMME. – Je ne peux rien dire.

UNE FEMME. – Elle est à moi.

UN HOMME. – Vous savez que je ne peux pas.

UNE FEMME. – S'il vous plaît.

UN HOMME. – Vous avez eu un garçon.

UNE FEMME. – Il s'est débattu ? Quand ils me l'ont pris ?

UN HOMME. – Je n'étais pas là.

UNE FEMME. – Je vais le voir ?

UN HOMME. – Vous avez fait preuve de négligence.

UNE FEMME. – Non, non, rendez-le-moi.

Entre un deuxième homme.

HOMME 2. – Elle dérange les autres.

HOMME 1. – S'il vous plaît, taisez-vous.

HOMME 2. – Oui, taisez-vous.

UNE FEMME. – Je veux voir mon fils.

HOMME 2. – Comment elle sait ?

HOMME 1. – Elle suppose.

UNE FEMME. – C'est lui qui me l'a dit.

HOMME 2. – De toute façon, maintenant, il n'est plus là.

UNE FEMME. – Un de plus, c'est pas ça qui changera la donne.

HOMME 2. – Oh si, si. / Chaque enfant change la donne.

UNE FEMME. – Alors, laissez-moi le garder.

HOMME 2. – Vous ne pourrez plus concevoir. Nous y avons veillé.

HOMME 1. – Les conditions dans lesquelles nous vivons sont subtilement équilibrées.

UNE FEMME. – Vous avez des enfants ?

HOMME 2. – À la maison. / Là, je suis au travail.

UNE FEMME. – J'ai un enfant chez moi. Quand nous avions des arbres, nous avions un toit en feuilles. Maintenant que la forêt a disparu, il est en plastique... Mon enfant jouait dans la rivière... Je ne la laisse plus y aller maintenant... Comment avez-vous su que j'étais enceinte ?

HOMME 2. – C'est le genre d'informations pour lesquelles nous payons.

UNE FEMME. – Mes voisins. (...) Ils n'ont pas d'enfant.

HOMME 2. – Ce qui est fort raisonnable. / Les ressources sont limitées.

UNE FEMME. – Ils travaillent à l'école.

HOMME 2. – Oui, ce sont de bons citoyens.

UNE FEMME. – Mon enfant y ira bientôt.

HOMME 1. – Eh bien, espérons qu'il sera bien attentif, ça n'a pas été votre cas et voyez où ça vous a menée.

UNE FEMME. – Est-ce que mon bébé est mort ?

HOMME 2. – Nous allons vous garder en observation pendant les prochains jours. Après vous pourrez retourner travailler, retourner à votre enfant.

UNE FEMME. – Il est mort, n'est-ce pas ?

HOMME 1. – Il a tendu les bras vers vous. Avant de partir. / Il a tendu les bras.

HOMME 2. – La ferme.

UNE FEMME. – Bien sûr. Tous les enfants tendent les bras vers leur mère.

HOMME 2. – Vous allez avoir besoin de toutes vos forces. Sortez-vous ça de la tête. / Vous avez une amende bien salée à payer.

UNE FEMME. – Avant, l'eau était pleine de vie, je me plongeais dedans et elle me portait, comme je l'ai porté lui... Vous avez brûlé mon fils ? Ou vous l'avez jeté dans la rivière ?... Vous ne pouvez pas me le dire ? Vous ne savez pas ? (...) Il a tendu les bras vers moi. Il a tendu les bras vers sa mère.

L'homme 2 lui administre un sédatif et elle sombre à nouveau ; l'eau l'enveloppe et l'étreint.

Qui entretiendra le jardin ?

Un carré de terre nu sur les vestiges d'un monastère en ruines. Un homme avec un appareil photo se tient debout, immobile, écoutant le public. Une femme le rejoint. En présence l'un de l'autre, ils sont hésitants, semblent s'excuser d'être là.

HOMME. – Ça fait combien de temps ?

FEMME. – Des dizaines d'années. ... Ça s'est passé quand j'avais votre âge.

HOMME. – On en a sorti combien pour l'instant ?

FEMME. – C'est difficile à dire avant d'avoir le résultat des analyses.

HOMME. – Et ils sont tous au même endroit ?

FEMME. – Pour l'instant. Il faut vérifier.

HOMME. – Ils ont été retrouvés où ?

FEMME. – Dans les égouts.

HOMME. – Et il pourrait y avoir d'autres restes ?

FEMME. – Dispersés dans les environs, oui.

HOMME. – J'ai entendu dire qu'on avait fait des expériences sur eux.

FEMME. – On a entendu ça partout.

HOMME. – Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

FEMME. – Je ne peux pas dire.

HOMME. – Et on est censés faire quoi exactement ?

FEMME. – Prendre des photos du sol autour de toute la zone.

HOMME. – Pourquoi nous ? On ne fait qu'habiter ici.

FEMME. – Justement, c'est pour ça.

HOMME. – Qu'est-ce qu'il se passera quand ils seront tous sortis de terre ?

FEMME. – On spéculé beaucoup sur la question.

HOMME. – Préparons-nous au pire.

FEMME. – Personne n'est préparé à ça.

HOMME. – La plupart des gens s'en moqueront.

FEMME. – C'est ce qu'on a fait à l'époque. Regardez où ça nous a menés.

HOMME. – J'étais gamin à cette période.

FEMME. – Il faut que vous répondiez aux questions auxquelles nous n'avons pas répondu.

HOMME. – Il y a d'autres endroits comme ça ?

FEMME. – Apparemment. Beaucoup d'autres.

HOMME. – Vous nous avez laissé beaucoup de questions.

FEMME. – Plus que nous avons le droit.

HOMME. – Maintenant, c'est en Afrique qu'ils font ce genre de choses.

FEMME. – Ce n'est pas l'Afrique ici.

HOMME. – Délocaliser leurs expériences, sur des gens trop pauvres pour les refuser. Ça passe pour une autorisation.

FEMME. – Ces enfants là-bas, c'étaient des parias de leur vivant.

HOMME. – Ils ont gagné en humanité depuis qu'on les a découverts dans un cloaque.

FEMME. – Le progrès.

HOMME. – À quel prix ?

FEMME. – C'est maintenant qu'on fait les comptes.

HOMME. – Le progrès, c'est de l'argent. C'est dans l'ordre des choses. Selon certains, si on supprime les limites on s'émerveillera de voir la vitesse à laquelle les choses s'améliorent.

FEMME. – Vous croyez qu'ils se sont émerveillés, les enfants, là, sous nos pieds ?

HOMME. – C'est vous qui vous souvenez d'eux, à vous de me le dire !

FEMME. – Tout ce que je dis, c'est que quelqu'un a touché de l'argent pour faire ces expériences.

HOMME. – Qui ?

FEMME. – Je ne sais pas... On va leur rendre justice, à ces enfants. Les déterrer, les identifier, poser une plaque. Il va falloir revoir toutes ces vieilles idées qui ont conduit ces enfants six pieds sous terre, les remettre au goût du jour.

HOMME. – Qu'est-ce qui a conduit ces enfants sous terre, exactement ?

FEMME. – Il faudra exhumer les faits en même temps qu'eux. Après on pourra décider de ce qui convient le mieux.

HOMME. – C'était l'Église ? La Science ?

FEMME. – Ces gens qui ont décidé que ces enfants n'étaient pas assez bien, c'était des gens ordinaires, comme vous et moi. Et c'est ce qui fait qu'ils s'en tirent.

HOMME. – Mais pourquoi ?

FEMME. – Tout ce qui est bien doit être déclaré comme tel en comparaison avec ce qui est sale et mauvais.

HOMME. – Comme ces enfants ?

FEMME. – Regardez où ils ont fini... qu'est-ce que vous croyez ?

HOMME. – Qu'est-ce qui les rend si exceptionnels maintenant ?

FEMME. – Le temps.

HOMME. – Comment ça ?

FEMME. – Vous savez que ça remonte à très loin. Toute cette culpabilité qu'on leur a fait porter. Des générations et des générations de culpabilité.

HOMME. – Il y a moins de quoi avoir honte aujourd'hui ?

FEMME. – Peut-être, j'espère.

HOMME. – On affronte le passé. Pour ceux-là, ça arrive trop tard.

FEMME. – Regardez ce qu'on a fait au nom du beau et du bien.

HOMME. – Comment est-ce qu'on décide de ce qui est beau et bien ?

FEMME. – On ne décide pas en cherchant des enfants morts dans un égout. Ça, c'est sûr.

HOMME. – On voudrait les connaître parce qu'ils sont tout autour de nous.

FEMME. – Avant qu'on ne les perde à jamais.

HOMME. – Ça doit être très difficile de se raccrocher à la beauté.

FEMME. – C'est surtout difficile de lâcher.

HOMME. – Tenir, lâcher. Ces enfants n'ont jamais eu le choix.

FEMME. – Ils n'ont jamais fait l'expérience de la beauté. Ni pour eux ni pour qui que ce soit d'autre.

HOMME. – Ils n'étaient pas parfaits, et regardez où ils sont maintenant.

FEMME. – Vous croyez que c'est ça, le problème ?

HOMME. – La perfection ?

FEMME. – Oui, la perfection.

HOMME. – Je crois que c'est une grosse partie du problème.

FEMME. – Dans le jardin d'Éden, à l'époque, tout était parfait. On a tout gâché, et on continue à tout gâcher maintenant.